

Louis Caron
L'histoire qu'on romance

Francine Bordeleau

Number 50, December 1992, January–February 1993

L'histoire qu'on lit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21604ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bordeleau, F. (1992). Louis Caron : l'histoire qu'on romance. *Nuit blanche*, (50), 58–60.

LOUIS CARON L'HISTOIRE QU'ON ROMANCE

Louis Caron

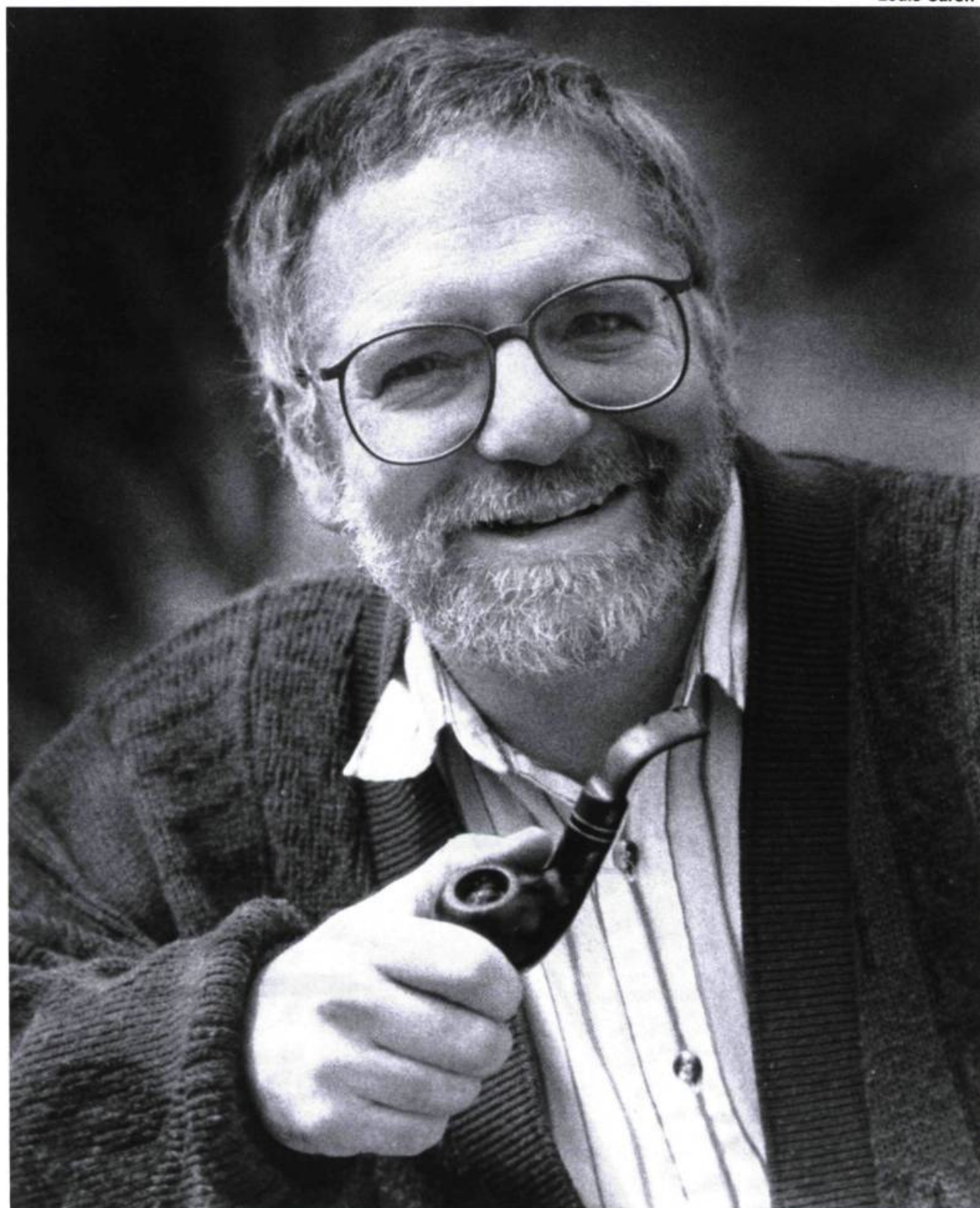


photo : Philippe Bossé

Si vous croyez que le roman historique québécois est né avec Louis Caron, erreur: ce privilège échoit à Philippe Aubert de Gaspé et à son roman *Les Anciens Canadiens*, l'un des textes fondateurs de la littérature québécoise, publié en 1863. Mais Louis Caron est l'auteur contemporain qui l'a en quelque sorte remis au goût du jour: rien qu'au Québec, l'édition originale du *Canard de bois*, (Boréal, 1981), premier volume de sa trilogie nationaliste *Les fils de la liberté*, s'est vendue à 30 000 exemplaires. Louis Caron devenait dès lors un auteur de best-seller et un symbole, celui du Québécois de souche. Et ça n'est pas son exil volontaire de deux ans à Paris, causé par un monumental ras-le-bol envers sa société «forever indépendantriste», qui allait changer cette image. Aujourd'hui de retour avec *Les chemins du Nord*, un diptyque fruit d'une commande du distributeur Édipresse, Louis Caron se montre égal à lui-même: généreux et prolix. Et toujours aussi conscient de l'Histoire, celle qui est passée et celle qui se fait.

Louis Caron se plaît à dire que ce n'est pas lui qui est venu à l'écriture, mais l'écriture qui est venue à lui. Et il aime raconter comment lui, le petit gars de Sorel, avait le réflexe spontané d'écrire les émotions qu'il ressentait et comment, jusqu'en 1976, il a gagné sa vie en pratiquant à peu près tous les métiers reliés aux communications bien qu'il ait quitté le collège à l'âge de 16 ans. Après avoir pratiqué une écriture alimentaire pour les journaux, la radio, les agences de publicité et les ministères, Louis Caron s'est mis à l'écriture tout court sous l'impulsion de la femme qui venait d'arriver dans sa vie. «Depuis 1976, je gagne ma vie avec ce que j'ai dans la tête et dans le cœur, et j'en suis drôlement fier parce que ce n'est pas tout le monde qui peut dire ça», lance-t-il.

Honni soit qui voudrait voir de la vantardise dans cette affirmation! Louis Caron est plutôt un volubile mélange de simplicité et de franchise et, au bout du compte, un homme terriblement sympathique. L'écriture, on le sent, c'est la grande affaire de sa vie.

L'histoire des humbles

Louis Caron est aussi celui qui a donné au roman historique québécois ses lettres de noblesse. Séduisant autant les lecteurs que la critique, *Le canard de bois* a fait l'unanimité, comme on dit. Mais après avoir d'abord été un échec retentissant. Petite histoire du roman: ayant entendu parler du projet, un producteur français en achète les droits pour une télé-série, avant même que le livre ne soit terminé; diffusée ici en pleine débâcle post-référendaire, la série est un four, le producteur québécois dépose son bilan, et la version télévisée des *Fils de la liberté*, qui appartient désormais à la chaîne française Antenne 2, n'est plus présentée au Québec. Louis Caron semble avoir du plaisir à rappeler l'anecdote, qui aura somme toute une *happy end*: on ne sait trop pourquoi, mais le roman s'est mis à marcher, même qu'il est régulièrement à l'étude dans les écoles secondaires et les collèges.

Du coup, à cause de ce succès et des thèmes du roman, à cause aussi de cette propension qu'il a de se mettre à la place des autres, Louis Caron a été d'emblée sacré écrivain populaire, voire populiste. Cette dernière

épithète, pourtant, il ne la prise guère. «Je ne suis pas un Roger Lemelin, même si dans mon œuvre je m'attache toujours aux petits, à ceux dont l'histoire n'a pas retenu les traces, à ces petites gens qui ne laissent pas leur nom dans les manuels.» Mais il a abordé le roman historique presque sans faire exprès, «poussé non pas par la certitude qu'il y avait là un filon intéressant, mais par la conscience constante et très nette que je ne suis pas le premier être humain arrivé sur la terre. Ce qui m'a amené à l'Histoire, c'est d'abord la conscience du temps».

En outre, pour autant qu'il faille hiérarchiser les raisons qui motivent le romancier à se pencher sur le passé, il est convaincu que «nous sommes tous dans le même bateau; ceux qui vivent au même moment ont forcément quelque chose en commun»: un même mal existentiel, que l'Histoire peut nous aider à résoudre.

Le canard de bois met en scène les événements de 1837. Dès le début le romancier savait que la trilogie s'achèverait en octobre 70 parce que, dit-il, «les deux époques ont des points communs». Car entre les Patriotes et le FLQ, rien ne marque notre histoire. «Il y a de la ténacité certes, de la patience et de l'endurance, mais pas d'exploits spectaculaires.»

«Pur hasard», dira-t-il, *Le coup de poing*, dernier volet des *Fils de la liberté*, est sorti en 1990, exactement 20 ans après les événements qu'il relate. Les Québécois ont accueilli de façon mitigée ce roman sur leur histoire récente; certains ont même taxé l'auteur d'opportunisme, l'accusant de profiter d'un anniversaire pour écrire un roman. Aujourd'hui pourtant, assure le romancier, des ex-felquistes le remercient presque de les avoir immortalisés, tout en les aidant à prendre du recul.

Avec *Les fils de la liberté*, dont les trois dates charnières sont 1837, 1885 et 1970, Louis Caron estime avoir constitué «un assez beau portrait de famille» de la société québécoise. De cette trilogie romanesque, «on pourra dire: c'était nous autres».

Quelques années après lui, Arlette Cousture est arrivée; ses *Filles de Caleb* (à moins que ce ne soit le tandem Orsini/Dupuis) en ont fait la Jeanne Bourin du Québec. Le romancier y voit-il une rivale? «Je crois que nos intentions d'écriture n'étaient pas les mêmes, dit-il. ►

Son travail me semble celui d'un chroniqueur de la petite vie quotidienne qui transcrit ce qu'il a vu; moi je serais plutôt un bâtisseur de fresque.»

Je n'ai jamais vu un *romancier historique* qui ne se dise obsédé par la vérité et la vraisemblance. Louis Caron n'y fait pas exception. Mais en plus, il se plaît à mettre ses personnages dans des «situations désespérées». Une autre de ses particularités de romancier, c'est qu'il se projette absolument dans ses personnages imaginaires.

Où sont passés les vrais?

En 1990, *Le coup de poing* vient clore le cycle des *Fils de la liberté*. Cette même année Louis Caron, «totale-ment écœuré par ce que nous étions devenus», s'en va. Il avait tellement l'air d'en avoir assez que ses proches étaient persuadés qu'il ne reviendrait pas. Tout de même, il a rongé son frein pendant deux ans; l'incarnation du Québécois typique ne répondait plus à l'appel. Il est revenu, il est peut-être moins amer, mais il n'est pas «réconcilié» pour autant. «Notre borborygme constitutionnel» nous fait stagner.

Louis Caron parle politique et s'emballe. «Qu'y a-t-il sous l'habit de Bourassa? de Parizeau? On ne sent aucune force. Nous sommes dirigés par une classe politique qui ne nous ressemble pas.»

Pour le romancier, ceux qui nous ressemblent ce sont par exemple les frères Lemaire, avec leur «force contenue». Et eux ressemblent à s'y méprendre à Félix Métivier, le héros du diptyque *Les chemins du Nord* qu'on a rencontré, une première fois, dans *La tuque et le bérêt*. À une époque où les entreprises étrangères règnent sur les forêts du Québec, Métivier fonde la première entreprise forestière québécoise.

C'est la première fois que Louis Caron met en scène de vrais gagnants. Juste après que le rêve du «Québec Inc.» se soit effondré! Décalé, Louis Caron? Disons plutôt qu'il est de ces écrivains persuadés que la littérature a le pouvoir de changer les choses, de pousser à l'action. Et après ces deux années passées en France, il se sentait un regain d'énergie, voire d'intérêt. Qu'il était sans doute prêt à transmettre à travers un roman.

Mais pour Louis Caron, quel est exactement le sens d'un roman? Sans doute chez lui chaque roman ne trouve sa pleine portée qu'intégré aux autres. Car le romancier est habité par la notion d'*œuvre*; à chaque livre il poursuit un dessein bien précis: celui d'écrire un moment du Québec, de sorte que l'*œuvre* de Louis Caron, une fois terminée, nous donnera à lire ce que nous sommes (et avons été) de la façon la plus complète possible. C'est son rêve, son désir et son ambition.

«De nouveau faire de la terre, défricher, es-soucher, tracer le premier sillon, engranger la récolte dans des bâtiments qu'on avait élevés de ses mains. Et les villages essaïmaient sur les contreforts des Laurentides, les Forges, Saint-Louis-de-France, Saint-Luc, Saint-Maurice, Sainte-Geneviève de Batiscau. En agissant ainsi, ces anciens Français satisfaisaient à la fois deux pulsions contraires que leur commandait le Nouveau Monde: partir et rester.»

La tuque et le bérêt, p. 48.

«En hiver, on restait des journées entières allongés sous nos fourrures. J'avais autant besoin de tes baisers que du bois dans le poêle. Le petit Irlandais était dans sa soupente. Je lui avais sculpté trois personnages dans des cœurs d'érable. Tu lui avais habillé deux pommes de pin. Il entretenait tout ce monde dans sa langue que nous ne comprenions pas.»

Le canard de bois, p. 55.

«Mais les vraies interrogations étaient dans la tête des Canadiens de basse extraction. Chez ceux qui ne savaient ni lire ni écrire et qui étaient forcés de chercher dans les plus petits signes l'interprétation d'événements dont ils ne manquaient pas de sentir toute l'importance [...] Beaucoup de gens avaient les yeux tournés vers Hyacinthe Bellerose. Il ne parlait pas de politique mais de la vie. On ramassait ses gestes, certaines de ses paroles, et on les suçait comme des feuilles de menthe.»

Le canard de bois, p. 187.

Une société pitoyable

Romancier historique, Louis Caron observe le passé. Mais il observe le présent aussi. Et pour l'instant, la société québécoise, «une société comptable», «une société de gestionnaires», le déçoit plutôt. «Il y a un tel gaspillage d'énergie et d'émotions dans ce pays-ci...»

Quant aux idées... «En cette période de cafouillage politique qui est la nôtre, nous aurions besoin de vrais penseurs; ils brillent par leur absence. La place qu'ils devraient occuper est prise par des chanteurs et des acteurs. C'est quand même aberrant!» Autrement dit, quand une Céline Dion, un soir de Confédération, se fait la porte-parole démagogique du fédéralisme et que personne ne lui suggère de se la fermer, l'heure est grave.

Ne serait-il pas temps que les écrivains se lèvent? «Oui, mais ils sont fatigués et écœurés. Et ils seront écœurés tant qu'ils vivront dans une société comptable qui les considère comme moins importants que les joueurs de hockey et les chanteurs.»

Il cause, Louis Caron, mais il ne se lancera jamais en politique: il n'y a pas d'atomes crochus entre lui et ce monde-là. Son pays, il le fera à sa manière, par l'écriture, et c'est par l'écriture qu'il tentera de le donner à ses compatriotes. ■

*Propos recueillis par
Francine Bordeleau*

Louis Caron a publié, entre autres ouvrages: *L'illusionniste / Le guetteur*, Écrits des Forges, 1973 (épuisé); *L'emmitoufflé*, Prix France-Canada 1977 et Prix Hermès 1977, Seuil, 1977 («Boréal compact», 1991); *Le Bonhomme Sept-Heures*, Robert Laffont, 1978 (épuisé), Seuil 1983 et 1984; *Les fils de la liberté*, t. 1, *Le canard de bois*, Boréal, 1981 (Points Roman), 1982 et «Boréal compact», 1989); *Les fils de la liberté*, t. 2, *La corne de brume*, Boréal 1982 («Boréal compact», 1989); *Racontages*, Boréal 1983; *Les fils de la liberté*, t. 3, *Le coup de poing*, Boréal, 1990; *Les chemins du Nord*, t. 1, *La tuque et le bérêt*, ÉdiPresse / l'Archipel, 1992.